

par le nombre et l'importance de leurs publications, elles n'ont déployé plus de zèle et d'activité. Peut-être sont-elles moins en faveur; mais c'est une disgrâce qu'elles partagent avec les sciences et les lettres elles-mêmes; peut-être renferment-elles moins de beaux esprits; mais, à leur place, que de savants archéologues, de naturalistes du plus grand mérite, d'observateurs patients et habiles ne comptent-elles pas dans leur sein!

Grâce au zèle libre et désintéressé de ces modestes et laborieux académiciens, bientôt il n'y aura plus en France une commune, un château, un abbaye, une ruine qui n'ait son histoire; grâce à eux, partout les traditions patriotiques, les souvenirs de l'esprit local sont pieusement recueillis; grâce à eux enfin, s'amassent tous les jours les observations les plus précieuses pour toutes les sciences expérimentales, pour la carte géologique, la Faune et la Flore de la France. N'oublions pas aussi que, depuis quelques années, les grandes académies de la province se sont encore fortifiées par l'adjonction successive des membres les plus distingués de l'enseignement supérieur, auxquels elles se sont si noblement empressées d'ouvrir leurs portes et de donner droit de cité. Cette union de l'élite du corps enseignant et des sociétés savantes a été déjà heureuse et féconde, et elle le sera sans doute davantage encore à l'avenir pour la vie intellectuelle et scientifique de la province, comme pour l'université elle-même.

Que manque-t-il donc aujourd'hui aux académies de la province? Ce ne sont pas les hommes, mais les encouragements, la publicité, une impulsion d'en haut, une direction commune, c'est enfin l'association au lieu de l'isolement.

Déjà diverses tentatives ont eu lieu, soit de la part du gouvernement, soit de la part de sociétés particulières, pour faire cesser ce fâcheux isolement, et déjà on peut aper-